



**GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 21 – janvier 2013

*Lieux de ségrégation sociale et  
urbaine : tensions linguistiques et  
didactiques ?*

Numéro dirigé par Marie-Madeleine  
Bertucci

## SOMMAIRE

Marie-Madeleine Bertucci : *Présentation.*

### **I. Manifestations sociolinguistiques de la ségrégation sociale et urbaine**

Médéric Gasquet-Cyrus : *Perspectives dynamiques sur la ségrégation sociolinguistique en milieu urbain : le cas de Marseille.*

Mylène Lebon-Eyquem : *Débordements et reterritorialisation sociolinguistiques en milieu créole réunionnais.*

Rosa Pugliese, Valeria Villa : *Contraintes et tensions sociolinguistiques en Italie, pays d'immigration.*

Souheila Hedid : *Lorsque les représentations sociolinguistiques redessinent la ville. La mise en mots de la mobilité socio-spatiale. Le cas de Constantine.*

Isabelle Boyer : *Habiter la cité : expériences de ségrégation ou d'ouverture à l'autre ?*

### **II. Impact scolaire de la ségrégation linguistique et inégalité des langues**

Marie-Madeleine Bertucci : *La diversité linguistique et culturelle à l'école de la périphérie : de facteur de ségrégation à instrument de l'inégalité des chances ?*

Véronique Nante, Cyril Trimaille : *À l'école, il y a bilinguisme et bilinguisme.*

Cécile Goï, Emmanuelle Huver : *Accueil des élèves migrants à l'école française : postures, représentations, pratiques ségrégatives et/ou inclusives ?*

Cécile Sabatier, Danièle Moore et Diane Dagenais : *Espaces urbains, compétences littératiées multimodales en immersion française au Canada.*

## Compte rendu

Véronique Miguel-Addisu : *Auger N., Béal C., Demougin F. (éds.), 2012, Interactions et interculturalité : variété des corpus et des approches, Peter Lang, collection Langues, sociétés, cultures et apprentissages, Transversales n°31, Berne, 398 pages. ISBN 978-3-0343-1062-8.*

# **HABITER LA CITÉ : EXPÉRIENCES DE SÉGRÉGATION OU D'OUVERTURE À L'AUTRE ?**

**Isabelle Boyer**

**Université de Cergy-Pontoise**

La vie en cité a souvent fait l'objet d'une description péjorative, renvoyant à une notion de groupements de logements favorisant l'incivilité ou la délinquance, dues aux médiocres conditions d'existence qu'elle offrirait à ses habitants. Cette vision discriminatoire ancienne a été potentialisée par les émeutes de 2005. La cité constitue l'archétype par excellence des problèmes sociaux, « parce que les quartiers réputés sensibles tendent à être définis comme étant le réceptacle de la plupart des maux de la société française (exclusion, « violences urbaines », insécurité, problème scolaire...) » (Avenel, 2006 : 124). Un constat identique a été formulé par Bertucci (2012 : 19) qui évoque la banlieue en tant qu'espace stigmatisé. On a alors l'impression d'être face à une représentation homogène des quartiers qui nierait, peu ou prou, la grande variabilité des situations et les différentes histoires de vie en présence. Cette homogénéisation est déjà un processus présent qu'il n'est pas nécessaire d'accentuer, car tout individu pour appréhender le monde qui l'entoure considère que « l'entourage est fait d'éléments qu'on perçoit facilement comme des membres de classes, et il existe une tendance à généraliser d'un membre aux autres membres de la classe » (Goffman, 1973 : 267). Il ne s'agit pas pour autant de nier l'existence de certains traits communs, mais d'éviter l'écueil de la surévaluation de ces derniers. Le présent article a pour but de proposer une étude qualitative du discours de jeunes vivant dans des quartiers sensibles, d'étudier leurs représentations de la vie en cité et de déterminer quelle part de stigmatisation ils ont intégrée ou pas<sup>1</sup>.

## **La cité : un contexte culturellement marqué**

La cité, ce terme est pris ici au sens d'un ensemble de logements ayant une unité, même si dans la suite du texte pointera l'aspect réducteur d'une telle définition. Cet espace constitue le contexte tant physique qu'humain dans lequel les jeunes des quartiers dits défavorisés ont été socialisés. Il a permis leur construction identitaire, processus individuel complexe de par l'affrontement entre similitude et altérité (Tap, 2005), et leur attachement à l'endogroupe de

---

<sup>1</sup> Cette étude fait partie d'un projet de recherche proposé par M.-M. Bertucci et I. Boyer labellisé par la MSH Paris Nord intitulé « Construction d'une mythologie urbaine : le jeune de banlieue. Étude d'un processus social de mise en altérité à travers une analyse des représentations et des discours ».

par l'émergence de représentations identitaires indissociables de tout sentiment d'identité (Deschamps, Moliner, 2008). Il sera envisagé, à partir de l'analyse des dires des sujets de notre étude, d'observer de quelle manière la vie dans la cité est décrite en termes de ségrégation ou pas.

Mais dans un premier temps, il s'agira de définir la notion de contexte dont l'importance n'est plus à démontrer. Le contexte possède un rôle de structuration des relations interpersonnelles de par son action sur les modes de représentation et son influence sur les rôles et les statuts. La notion de contexte, en tant que milieu de référence de l'individu, sera abordée à partir du concept de « niche de développement »<sup>2</sup> élaborée par Super et Harkness (1986) pour étudier le développement de l'enfant. Cette « niche » possède trois caractéristiques essentielles qui sont en interaction permanente : le contexte physique et socio-économique, les pratiques et les représentations que les auteurs ont nommées « ethnothéories » et qu'ils considèrent comme des théories « naïves » culturellement marquées, d'où le préfixe ethno. Ce système, qui possède un réel caractère dynamique, peut, à notre sens, être utilisé pour décrire l'environnement dans lequel évolue le jeune dit « de banlieue ». On peut évoquer une « niche d'évolution » dont les trois composantes sont soumises à un processus de régulation en fonction des personnes en présence et qui serait assimilable au contexte dans lequel évolue le sujet. En fonction des caractéristiques du jeune et de son développement, la notion de contexte sera assimilée à une succession de « niches d'évolution » et permettra de souligner son caractère éminemment dynamique et culturellement marquée. Ainsi, cette « niche d'évolution », de par sa structure même, favorisera chez le sujet l'acquisition et la maîtrise de telle ou telle compétence, qu'elle soit langagière ou comportementale, en fonction de la valorisation de cette dernière dans le milieu de référence. La pratique de la vanne constitue un bon exemple. Une image positive lui est associée par le groupe de pairs dont elle semble être un mode de communication privilégié notamment à l'adolescence, comme le montrent les premiers résultats d'une étude en cours<sup>3</sup>. Cette activité est très prisée et le plus souvent quotidienne lorsque les membres de la bande se rencontrent. Ces insultes rituelles contribuent à l'élaboration des relations interpersonnelles et ont pour fonction « de marquer l'appartenance au groupe et l'habileté » du sujet (Perea, 2011 : 54), tout en lui permettant de se distinguer du monde des adultes, de s'opposer à certaines normes sociales (Moïse, 2011). Nous retrouvons dans cet exemple les trois composantes de la « niche d'évolution » : les pratiques (l'art de vanner), les représentations (conception positive à l'égard de cette pratique), le contexte (le groupe de pairs).

Dans une perspective identique à celle de Valsiner (2000), le contexte est appréhendé comme une organisation culturelle qui possède ses propres codes, pratiques et représentations. Ainsi, un jeune issu des quartiers défavorisés ou qualifiés comme tels évolue dans divers espaces plus ou moins hermétiques et dont la frontière réelle ou imaginaire se situe dans le fait de franchir les « murs » de la cité, du quartier (Boyer, 2012). En effet, la supposition est faite que le jeune qui vit en cité se trouve à l'intersection de plusieurs mondes possédant leurs propres normes, codes, pratiques et représentations, c'est-à-dire leurs propres références culturelles. Lors de ce passage d'un monde à l'autre, le sujet perçoit-il des éléments de ségrégation ? Mais également, au sein de sa cité, quelle représentation a-t-il de la ségrégation, par exemple en fonction des diverses communautés qui se côtoient ?

<sup>2</sup> Super et Harkness ont élaboré la « niche de développement » comme un système composé de trois éléments principaux : le contexte physique et socio-économique, les pratiques éducatives et de puériculture, les ethnothéories parentales du développement de l'enfant et de l'éducation, de l'intelligence et de la réussite (1986).

<sup>3</sup> « Ta mère...elle est tellement ... » : joutes verbales et insultes rituelles dans un groupe de jeunes issus de l'immigration francophone. Projet de recherche labellisé par la MSH Paris Nord en 2012 et dirigé par M.-M. Bertucci et I. Boyer.

## **Le discours des jeunes dits « de banlieue » : un moyen d'accès à leurs représentations**

### **Caractéristiques des sujets**

D'un point de vue méthodologique, le choix a été fait de procéder à des entretiens semi-directifs auprès d'une vingtaine de jeunes vivant en cité dans l'agglomération de Cergy-Pontoise ou l'ayant quittée depuis peu. La faiblesse de l'échantillon ne peut autoriser qu'une analyse qualitative des résultats. Les sujets ont entre 18 et 25 ans et ont eu un cursus scolaire sans grand problème – pas d'exclusion par exemple –, même si certains connaissent des problèmes d'insertion professionnelle, sont au chômage actuellement ou ont des emplois précaires. Ils sont tous issus de la deuxième génération d'immigration francophone. Ils n'ont pas commis d'actions illicites ou du moins elles n'ont pas été officiellement pénalisées et sont évoquées comme faisant partie du passé. Cette classe d'âge, à la frontière de l'adolescence et du monde adulte, a été choisie en faisant l'hypothèse qu'on y rencontre un certain recul et une réflexion plus distanciée par rapport à certains éléments comme la vie scolaire, l'action politique, etc. De plus, nous désirions connaître leur point de vue par rapport aux émeutes de 2005 auxquelles ils avaient pu participer, ou du moins en être spectateurs, car ils étaient âgés à l'époque de 14 à 19 ans.

Cette notion d'âge semble être un élément important de participation ou pas aux violences sociales, comme le montrent les dires des sujets, mais elle correspond également à un désir plus grand de sortir de sa cité ou de son quartier, pour lesquels demeure un fort attachement, comme le prouve le nombre non négligeable d'expériences de ce type évoqué lors des entretiens. À l'adolescence, l'identification au groupe d'appartenance est fondamentale pour permettre la bonne insertion du sujet (Galland, 2006), mais elle tend à s'estomper à l'entrée dans l'âge adulte. En effet, Avenel a pu constater qu'« ils soulignent souvent un moment clef, « le cap de la vingtaine » selon leurs propres mots, celui qui marque un essai d'autonomisation, vis-à-vis du groupe des « copains d'en bas », qui se traduit, tout à la fois, par une prise de distance et le maintien de liens plus ou moins étroits » (2006 : 134). Cette période de la vie semble correspondre à un changement de comportement, notamment à l'égard de la bande de copains : les liens, même s'ils perdurent, se distendent quelque peu.

### **Étude du discours et représentations**

Étudier le discours ne permet que d'avoir accès à la partie verbalisée et verbalisable de la représentation ; il serait nécessaire d'utiliser d'autres méthodologies pour appréhender d'autres aspects de cette dernière, comme l'a très bien démontré, il y a quelques années, Jodelet (1989) dans son étude sur la représentation de la folie. Mais la volonté a également été de donner la parole à ces jeunes qui font l'objet de multiples publications, mais qui ont trop souvent le sentiment que ce sont les autres qui s'expriment à leur sujet plutôt qu'eux-mêmes ; et notamment les médias, à l'égard desquels ils sont très suspicieux. Ils corroborent ainsi le constat de Sedel au sujet de la représentativité de leurs porte-paroles : « ce qui caractérise le groupe des « jeunes de banlieue », c'est qu'il ne dispose ni de moyens sociaux ni d'instruments d'accès à l'expression légitime » (Sedel, 2009 : 268). Donc, tout en reconnaissant les limites de la méthodologie employée, et les biais inhérents à cette dernière (par exemple : les réponses de façade), la manière de nommer demeure la traduction de la façon dont on se représente l'objet, pris au sens large. La façon de nommer perdure dans l'imaginaire collectif, et participe à l'élaboration de la réalité sociale. Ainsi, lors des émeutes de 2005, les jeunes issus des quartiers ont été stigmatisés et associés aux termes suivants : « auteurs des violences », « émeutiers », « les mômes issus de l'immigration », etc.

contribuant à créer ou à renforcer une représentation péjorative de l'ensemble de ces jeunes. C'est ce que souligne également Moirand :

*Nommer, c'est user de mots qu'on a emmagasinés en mémoire, mots qui ont une histoire et qui charrient avec eux les sens qu'ils ont déjà rencontrés dans les discours et les situations qu'ils ont traversés, les communautés discursives qu'ils ont croisées et les locuteurs qui les ont utilisés.* (Moirand, 2009 : 911-912)

Nous aborderons, maintenant, le concept de représentation sociale afin de définir la manière dont nous l'entendons. Nous nous situons dans la lignée des travaux initiés, il y a quelques années, par Jodelet à ce sujet. La représentation sociale est à la fois une élaboration collective et individuelle, dont une de ses principales caractéristiques est sa nature dynamique, par l'intermédiaire des éléments périphériques qui permettent l'évolution et les modifications des représentations (Abric, 1994). D'un point de vue définitionnel, elle correspond à un savoir de sens commun qui repose sur un consensus social afin de contribuer à la construction d'une réalité commune (Jodelet, 1989). Mais il existe également un processus d'appropriation et d'intériorisation de la représentation effectué par le sujet (Jodelet, 2008) et c'est en cela qu'elle possède une dimension individuelle. Tout individu n'est pas uniquement vecteur de la représentation sociale, mais il en est également acteur. Les représentations verbalisées des jeunes de notre étude correspondent pour partie à celles transmises par leur milieu familial, leur entourage, les divers médias mais elles traduisent également leur appropriation. Ce constat a pu être conforté dès le début des entretiens, où il était demandé à l'interviewé quels étaient les trois premiers mots qui lui venaient à l'esprit lorsque l'on évoquait les termes « jeune de banlieue ». Les résultats montrent une dichotomie : des mots mélioratifs (plein d'espoir, envie, entre-aide, etc.) côtoient des termes péjoratifs (délinquance, violence, etc.). Pour justifier leurs propos, les sujets disent que les termes positifs sont la traduction de leurs expériences directes et correspondent à leur véritable pensée. À l'opposé, les termes négatifs correspondent soit à quelques cas isolés, soit à leurs expériences indirectes, c'est à dire à l'image que les médias véhiculent au sujet des jeunes issus des quartiers sensibles.

## **Être jeune dit « de banlieue » ou vivre la ségrégation**

### **Ségrégation : une tentative de définition**

Dans un premier temps, on peut se poser la question de savoir à quoi renvoie le terme de ségrégation. Culturello (2011), à partir d'entretiens semi-directifs auprès de jeunes, montre que la définition de ce mot renvoie d'une part à l'idée d'une différence de traitement, et d'autre part à des expériences directes ou indirectes des sujets, qui font référence soit à des pratiques générales de discrimination, soit à des expériences personnelles, souvent perçues comme des manifestations de stigmatisation quotidienne telle que la fréquente vérification des papiers par des représentants de l'état. Dans cette recherche, l'idée est évoquée que la discrimination correspondrait à du racisme en action. Des résultats similaires sont observables dans notre échantillon quand le racisme est mentionné, c'est-à-dire dans la moitié des entretiens. Il existe également une mise à distance entre leur propre vécu et des constatations généralistes qui sont observables dans les propos suivants « oui, le racisme ça existe... mais moi personnellement, je l'ai pas vécu, dans ma cité, il n'y en a pas » (JH, 23 ans).

### **Ségrégation et discours médiatique**

La plupart du temps, la ségrégation et ses diverses manifestations semblent être largement imputables au discours médiatique qui ne traduirait qu'une part infime de la réalité, lui préférant le sensationnel :

« Il existe des barrières entre les gens surtout à cause des médias. Par exemple, les jeunes de Neuilly ou de Montreuil, ce sont des banlieusards, mais on n'a pas la même image. Le positif d'un côté...il fallait trouver du négatif, on oublie les nuances. On colle des étiquettes aux gens...c'est pour tout le monde » (JF, 21 ans).

Les divers médias diffuseraient une image négative dans les coins les plus reculés de l'hexagone et contribueraient ainsi à instaurer un sentiment de peur et de rejet au sein de la société, en stigmatisant une partie de la population en fonction de son lieu de résidence. Cette image de violence et de délinquance de groupes de jeunes qualifiés souvent d'incontrôlables leur colle à la peau et les politiques comme les médias se chargent d'amplifier un phénomène pourtant ancien, de peur des bandes (Boucher, 2007). Les jeunes leur reprochent de ne jamais montrer ou décrire « ce qui marche », de ne pas évoquer fréquemment les cas de réussite tels que des créations d'entreprise ou l'obtention de diplômes qui permettent d'accéder à des professions ayant un certain prestige à leurs yeux (médecin, avocat, ingénieur). Cependant, cette représentation négative, qu'ils rejettent, est intégrée par ces jeunes qui, comme cela a été précédemment mentionné, donnent autant de termes négatifs que positifs pour caractériser le jeune dit « de banlieue ». Ainsi « chômage, délinquance, violence » côtoient « succès, talent, plein d'espoir » et cela chez tous les sujets participants à notre étude. Leurs propos deviennent le vecteur des stéréotypes diffusés par les divers médias qui, de leur point de vue pourtant, donnent une image faussée et réductrice du jeune issu des quartiers sensibles, une entité très souvent décrite comme menaçante comme lors des émeutes de 2005 (Garcin-Marrou, 2007). Une des manifestations de la ségrégation est donc ressentie au niveau du discours médiatique.

### **Ségrégation et milieu scolaire**

Lorsque les jeunes sont amenés à quitter leur cité, leur quartier, par exemple pour suivre un cursus scolaire dans un établissement parisien ou d'une autre commune, ils disent devoir lutter en changeant de lieu, dans un premier temps contre les stéréotypes de leurs congénères qui s'étonnent de l'endroit d'où ils viennent : « Tu habites en cité...mais comment fais-tu ? » (JF, 18 ans) ; mais également de ceux de l'équipe éducative qui parfois s'étonne de la présence d'un élève issu de quartiers dit sensibles : « Vous venez de cité...eh bien bravo, je vous félicite » (JF, 18 ans), suscitant chez l'intéressée un vif sentiment de colère. Pour combattre ces préjugés liés à leur lieu de résidence, ils disent modifier certaines de leurs pratiques, par exemple langagières ou comportementales, afin de montrer que l'entité « jeune de banlieue » ne renvoie pas uniquement à quelques traits plus ou moins caricaturaux, diffusés largement par les divers médias. On peut constater que dès qu'un des éléments de la niche d'évolution est modifié, de par l'interaction de ses composantes, cela entraîne un changement des pratiques chez le sujet. Ce changement au niveau des pratiques langagières du sujet en fonction de l'espace dans lequel il évolue sera développé dans la suite du texte.

L'école, souvent évoquée comme un moyen privilégié pour sortir de la cité et pour vivre d'autres expériences, est mentionnée comme génératrice de ségrégation, par l'intermédiaire notamment de son conseiller d'orientation qui semble cristalliser, à tort ou à raison, toutes les rancœurs vis-à-vis de l'institution. Certains sujets n'hésitent pas à reprendre les mots de l'humoriste Djamel Debouze pour le décrire de manière caricaturale comme un « conseiller de désorientation » qui proposerait les poursuites d'étude suivant le lieu de résidence et non suivant les possibilités et les désirs de l'élève. En effet, un jeune homme de 22 ans déclare :

« Il y avait une démotivation car on ne voyait pas à quoi ça sert. On a de mauvais conseils... 2 ans de BEP, mais sans explication... simplement parce qu'on vient de cité ».

De tels faits justifieraient en partie, aux yeux de certains interviewés, les incivilités dont sont victimes un bon nombre d'enseignants ; elles traduiraient une révolte contre une injustice et un mal-être entretenu par le fait de se sentir enfermé dans une filière imposée et qui ne convient pas, choix qui leur apparaît souvent lié au contexte urbain dans lequel ils vivent. Ce phénomène discriminatoire ne fait qu'entretenir un sentiment d'injustice qui, poussé à son paroxysme, peut inciter le sujet à choisir la délinquance comme moyen d'expression (Cortéséro, 2010). Il semblerait que ces jeunes n'arrivent pas à trouver la raison de leur place dans certains établissements, et n'associent pas le contenu de leur cursus avec un quelconque projet personnel. Il apparaît alors difficile d'envisager la réussite d'un apprentissage si ce dernier ne renvoie à aucune signification chez le sujet. Ce choix ségrégué, parmi de nombreux autres facteurs contribue à augmenter l'échec scolaire : comment s'investir dans une formation qui n'a pas de sens pour l'apprenant ? Ce ressenti est d'ailleurs confirmé par certaines recherches qui montrent que dès la sixième, l'orientation de l'enfant est souvent liée à son origine sociale, et conditionne en partie son cursus scolaire (Palheta, 2011).

En outre, l'entrée au lycée est l'occasion pour certains d'entre eux d'être confrontés à des différences de niveau avec les autres élèves. Dans leurs dires, on voit émerger le ressenti d'une certaine forme de discrimination initiée par la localisation de l'établissement scolaire qui influencerait le contenu des enseignements, comme le décrivent les propos suivants :

« à partir du lycée, le niveau n'est pas le même avec les autres, on réalise qu'on n'a pas appris les mêmes choses... » (JH, 18 ans).

Ces inégalités sociales sont également observables dans l'enseignement supérieur en fonction du choix des filières (Duru-Bellat et Kieffer, 2008).

### **La vie professionnelle**

Pour certains participants à notre étude, le constat est identique lors de l'entrée dans le monde du travail, où le lieu d'habitation jouera en leur défaveur, de même que leur origine ethnique ou religieuse si elle est repérable à l'énoncé de son patronyme :

« Ma sœur, elle a un master. Il y en a un, alors que les autres sélections s'étaient bien passées, qui lui a demandé pendant l'entretien... mais vous croyez qu'une femme arabe peut avoir un tel job, ça se fait pas chez vous ». (JH, 18 ans)

Ce sentiment d'une difficulté à intégrer le monde du travail corrobore les résultats d'une étude portant sur l'insertion professionnelle des personnes issues de la deuxième génération d'immigration qui sont deux fois plus soumises au chômage que les natifs, notamment s'ils sont originaires du Maghreb, d'Afrique noire ou d'Asie du Sud-est. Il y a reproduction d'un schéma d'une génération à l'autre, et non une amélioration due à une scolarisation en France (Meurs *et al.*, 2006). Mais ce constat n'est pas identique pour tous les participants. Une grande variabilité existe entre le jeune qui dit en souffrir et celui qui affirme que le fait d'habiter en banlieue sensible ne constitue pas vraiment un frein, que ce soit dans la recherche d'un stage, d'un job d'été ou d'un travail plus pérenne. L'accent est alors mis sur les possibilités d'adaptation du sujet, son désir et ses facilités à le faire. Ainsi une jeune femme déclare :

« ceux qui en ont<sup>4</sup>, ils n'ont pas compris, il faut changer son comportement, parler autrement,... de vêtements ». (JF, 25 ans)

---

<sup>4</sup> Dans ce passage, cette jeune femme évoque les problèmes que les jeunes des quartiers sont susceptibles de rencontrer.

Le pouvoir d'adaptation à un autre univers est mis en avant comme moyen pour éviter de subir des formes de ségrégation. Il s'agirait alors d'une question de volonté d'adaptation à un nouveau contexte, aussi bien spatial que social, le sujet devenant un réel acteur et non plus la victime d'un système qui l'écraserait sans offrir de moyens de sortie. À cette idée s'ajoute celle de ne pas se différencier des autres personnes appartenant à la même classe d'âge :

« Le chômage, la réalité est la même pour tous les jeunes, mais ils se donnent pas forcément les moyens donc ils ne trouvent pas de travail. C'est lié à leur façon d'être, de parler, ça leur porte plus préjudice que leur adresse car il y a plein de jeunes de banlieue qui travaillent et qui s'en sortent très bien » (JF, 21 ans).

Les participants à notre étude évoluent dans divers contextes culturels, hors et dans la cité. Ils ne se définissent pas uniquement en tant que jeunes de banlieue, même s'ils reconnaissent vivre dans cet espace. Ce positionnement leur permet plus facilement d'envisager la modification de certaines pratiques langagières en tant que signes d'appartenance aux différents groupes culturels dans lesquels ces sujets évoluent, car « L'appartenance des individus à un groupe social est construite à travers leurs actes de langage et les comportements langagiers doivent être considérés comme de véritables actes d'identité » (Goudaillier, 2009 : 852).

Les propos des jeunes interviewés évoquent des situations de ségrégation ou de stigmatisation lorsqu'ils sont confrontés au milieu extérieur à leur cité ou quartier, lors d'une poursuite de scolarité et/ou l'entrée dans la vie professionnelle. Mais force est de constater qu'il existe une certaine variabilité au niveau des expériences, et surtout que la ségrégation, que tous évoquent comme un élément lié à leur lieu de résidence, peut également être combattue grâce à leur capacité d'adaptation. On peut supposer qu'ils ont connaissance des conceptions, des codes présents dans la société, et qu'ils les ont en partie intégrés lors de leur socialisation. Concernant les pratiques linguistiques, ils ont développé d'autres usages ou habitudes langagiers, comme si leur construction identitaire actuelle se faisait à partir d'éléments relevant de diverses sphères socioculturelles, mais aussi suivant leur sentiment d'être un jeune qui habite la banlieue et non un jeune de banlieue. On peut également faire l'hypothèse d'un lien avec le sentiment de se sentir ou pas citoyen français (Bordet, 2008).

## **Vivre en cité : une possible ouverture vers l'*alter***

### **La cité : une image de cocon**

Au cours des entretiens, il a été demandé aux sujets de décrire leur vie dans la cité, afin d'observer si cet espace urbain était ou non synonyme de ségrégation, et si oui à quel niveau elle se situait. Cette description fait référence le plus souvent à une terminologie positive. Au travers des propos recueillis, on a l'impression que la cité correspondrait à un « cocon » rassurant, où la vie présenterait de nombreux aspects si ce n'est agréables au moins sécurisants. La cité constitue un espace dont on connaît les moindres recoins, mais également tous les codes, les normes et la quasi-totalité de ses habitants, comme le montre le passage suivant :

« la cité c'est un lieu de sécurité, ... un cocon, car on vit entre nous » (JH, 21 ans).

Cet espace constituerait un lieu sécurisant car maîtrisé de par le fait que tout le monde se connaît depuis longtemps, a partagé des jeux, des repas, des difficultés identiques, que nombre d'habitants ont une histoire de vie similaire, avec des fêlures semblables, qui créent des élans de solidarité entre les êtres (Aquatias, 1997).



« Dans une cité, c'est très convivial, c'est cosmopolite. On est tous dans le même bateau, on a tous les mêmes difficultés. C'est un point commun qui permet de se rapprocher. Il y a le développement d'une solidarité entre les personnes » (JH, 23 ans).

Le fait que de nombreux groupes culturels se côtoient serait source pour la majorité des sujets interrogés de richesse, car ce contact permettrait une ouverture sur le monde, sur l'*alter* :

« le jeune de banlieue s'est quelqu'un qui a vu beaucoup de choses, qui connaît plein de choses » (JF, 20 ans).

De plus, attribuer des qualificatifs positifs corrobore pour partie les résultats concernant la construction identitaire et la façon dont on attribue des facteurs valorisants à son groupe d'appartenance, gardant des terminologies plus discriminatoires à l'égard de l'*out-group*.

### **La cité : lieu de métissage ou de repli communautaire ?**

Dans le discours de ces jeunes, la cité deviendrait un lieu de métissage où « les identités culturelles, qu'elles soient issues de l'immigration ou qu'elles procèdent d'une autre source, sont toujours susceptibles de se croiser, se mêler, se mélanger... Valoriser ces phénomènes, c'est aller à l'encontre de tout ce qui fige les cultures, voire qui les stabilise, c'est créer les conditions de la rencontre... » (Wievorka, 2008 : 237). De prime abord, le repli communautaire ne serait que le fruit de l'imagination des médias qui utiliseraient la stigmatisation des quartiers défavorisés dans le seul but de créer une « Une » attractive et ainsi d'augmenter l'audience. Le phénomène est beaucoup plus complexe. Cette idée de mixité sociale, ou de moindres liens communautaires, est présente même comme élément de définition du jeune de banlieue,

« c'est une personne qui connaît beaucoup de monde... qui a vécu... qui a vu beaucoup de choses, on va dire, qui a connu une grande diversité au niveau des communautés, ça c'est important... bon connaît des mots d'autres langues... » (JF, 20 ans).

Dans la vie quotidienne, les échanges paraissent nombreux et incluent également les acquisitions linguistiques. Aussi, quand on évoque le communautarisme, de prime abord, il est inexistant dans le discours des jeunes interviewés :

« le communautarisme, c'est le discours des médias. Il y a pas de problèmes entre les gens... Les gens parlent entre eux, se reçoivent... Il n'y a pas de repli communautaire... c'est simplement la typologie des quartiers » (JH, 18 ans)

« on vit bien en cité » (JF, 18 ans).

À la vue de ces résultats, le constat peut-être fait que ce repli communautaire est un phénomène amplifié par les médias et les politiques. Mais la situation est loin d'être aussi claire car la majorité des jeunes interviewés étaient musulmans et lorsqu'était évoquée la possibilité de l'entrée d'une personne non-musulmane dans la famille, au gré d'un éventuel mariage mixte, les réponses étaient négatives, bien qu'avec quelques variantes du type :

« oui, on peut tout à fait se marier avec quelqu'un qui n'est pas musulman... il suffit qu'il se convertisse, cela ira... même si après il pratique pas » (JH, 22 ans).

Les relations entre les divers groupes culturels résidant dans cet espace urbain semblent bien exister, mais elles sont limitées en fonction des conceptions en vigueur dans la cellule

familiale. Un constat sensiblement similaire peut être fait lorsque le discours aborde la génération des parents :

« tout le monde s'entre-aide...bien qu'ils se rapprochent de moins en moins, les gens se regroupent entre nationalité de plus en plus. Plus jeune, on était tous mélangé » (JH, 23 ans).

Nous sommes également souvent confrontés à un discours empreint d'ambivalence comme :

« La montée du communautarisme... je ne la ressens pas, car c'est une ville multiculturelle... mais les Indiens, les Asiatiques aiment bien se retrouver entre eux... enfin c'est plus les parents » (JH, 24 ans).

Il existe donc là aussi un processus de mise à distance : ils attribuent le communautarisme soit à un groupe ethnique et/ ou religieux auquel ils n'appartiennent pas, soit à une génération qui n'est pas la leur et qui a vécu elle-même le phénomène migratoire. Quant au racisme, s'il est évoqué par certains, il est principalement associé au monde extérieur et s'avère anecdotique et rapidement minoré au sein de la cité :

« le racisme... il est présent dans les quartiers entre Noirs et Arabes... mais c'est très rare » (JH, 22 ans).

À travers les propos de ces jeunes, la cité n'apparaît pas comme un lieu de tension systématique, mais comme un possible espace d'échanges entre les différentes communautés. On peut également noter lors des entretiens que plus les personnes font des rencontres à l'extérieur de la cité, surtout si elles s'avèrent gratifiantes pour le sujet, moins ils font référence à la ségrégation, ou plus ils en minorent ses manifestations. Par contre, ce potentiel d'ouverture à l'*alter* de par le nombre important d'expériences vécues, ainsi que l'acquisition d'un certain « savoir être », serait intimement lié à la présence ou non d'échec scolaire, qui génère souvent un repli sur la cité et un « enfermement » dans la bande. Car pour la majorité des jeunes dits « de banlieue », « les groupes sont le plus souvent des lieux de transition ; la plupart des jeunes filles et garçons finissent par les quitter et s'installer par le travail et la famille. Certains d'entre eux « ne se rangent pas » et s'inscrivent à long terme dans des réseaux de délinquance » (Bordet, 2007 : 36). En effet, les jeunes interviewés manifestaient encore un fort attachement vis-à-vis de leur bande, mais leur propos traduisaient simultanément un début de mise à distance, repérables à partir des pratiques évoquées, ne serait-ce qu'au niveau langagier.

## En guise de conclusion

Même si la notion de ségrégation est présente dans le discours de ces jeunes et est rattachée dans leur imaginaire à l'espace urbain dans lequel ils évoluent, ils se disent aussi porteurs d'une richesse et de réelles connaissances grâce au fait d'habiter ce lieu, de par les nombreuses opportunités de contacts avec divers groupes culturels qu'offre ce type d'habitat, même si on ne peut pas réellement parler de lieu de métissage. Le fait que les familles ont souvent des histoires de vie similaires, émaillées des mêmes épreuves, semble aussi source fréquente de solidarité. Pour décrire la vie en cité, les sujets évoquent plus volontiers une représentation construite sur des éléments positifs. Le discours se modifie lorsque l'on évoque la confrontation avec le monde extérieur.

Un point nous paraît également important dans les propos recueillis, c'est la relation qui existe entre l'évocation de la ségrégation et le fait de sortir ou pas de la cité. Les sujets de

notre étude vivent autant dans qu'en dehors de la cité, ne serait-ce qu'en fonction de leur cursus scolaire. Il semblerait que plus la personne vit d'expériences hors de son quartier, moins elle dit subir la ségrégation ou du moins elle évoque les moyens à sa disposition pour éviter d'être discriminé, comme le fait de changer de pratiques langagières suivant le contexte physique et humain dans lequel elle évolue. La connaissance d'autres espaces urbains lui fournit des éléments d'information pour maîtriser ces derniers, mais également pour modifier les représentations qu'elle en a, et ainsi lutter contre la peur face à un monde moins connu, souvent génératrice d'un repli sur l'endogroupe qui se perçoit comme victime. Le fait d'évoluer dans des contextes différents semble lui permettre de se construire d'un point de vue identitaire plus seulement en fonction des valeurs du groupe d'appartenance au sein du quartier. Créer de réelles ouvertures sur le monde extérieur à la cité pourrait être un moyen de donner de véritables opportunités. De plus, les représentations en vigueur dans les milieux extérieurs à la cité seraient susceptibles d'être modifiées au gré de ces échanges. Un premier point est de ne plus envisager l'entité « jeune de banlieue », mais de percevoir la réalité plurielle et les diverses facettes qu'elle recouvre. Les propos de Bordet (2011) traitant d'un autre regard sur le jeune issu des quartiers défavorisés ouvrent, à ce propos, d'intéressantes perspectives pour l'avenir :

*Les travaux d'A. Ehrenberg, son approche en termes de philosophie politique, les réflexions menées par Ph. Gutton et les analystes impliqués dans la revue Adolescence permettent, par une écoute à la fois singulière et collective, d'entrevoir d'autres dynamiques de la vie des jeunes, d'identifier les prémices d'autres rapports au monde, d'aborder différemment les logiques à l'œuvre dans la population, dans les institutions et plus particulièrement encore dans les médias. (Bordet, 2011 : 604)*

## Bibliographie

- ABRIC J. C., 1994, *Pratiques sociales et représentations*, PUF, Paris.
- AQUATIAS S., 1997, « Jeunes de banlieue, entre communauté et société », *Socio-anthropologie*, n° 2, URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index34html>
- AVENEL, C., 2006, « Les adolescents et leur cité, dans les "quartiers" », *Enfances & Psy*, n° 33, pp. 124-139.
- BERTUCCI M.-M., 2012, « Le parler des banlieues, un marqueur spatio-discursif des formes contemporaines de la ségrégation spatiale, sociale et ethnique en France ? », dans M. Lebon-Eyquem, T. Bulot, G. Ledegen (dirs.), *Actes des 7<sup>èmes</sup> Journées Internationales de Sociolinguistique Urbaine, Ségrégation, normes et discrimination(s)*, Saint-Denis 26-27 mars 2012, Editions Modulaires Européennes, Bruxelles, pp. 17-42.
- BORDET J., 2007, « Modes de socialisation des adolescents des cités et leurs rapports à la légalité », *Adolescence*, n° 59, pp. 35-43.
- BORDET J., 2008, « Ne pas être reconnu, ne pas se reconnaître comme citoyen français », *Adolescence*, n° 65, pp. 741-748.
- BORDET J., 2011, « Un autre regard sur les jeunes en situation d'inégalités sociales », *Adolescence*, n° 77, pp. 603-608.
- BOUCHER M., 2007, « Le retour des bandes de jeunes ? Regards croisés sur les regroupements juvéniles dans les quartiers populaires », *Pensée plurielle*, n° 14, pp. 111-124.
- BOYER I., 2012, « Entre discrimination et valorisation : représentation du jeune de banlieue ou franchir ou pas les « murs » de la cité », dans M. Lebon-Eyquem, T. Bulot, G. Ledegen (dirs.), *Actes des 7<sup>èmes</sup> Journées Internationales de Sociolinguistique*

- Urbaine, Ségrégation, normes et discrimination(s)*, Saint-Denis 26-27 mars 2012, Editions Modulaires Européennes, Bruxelles, pp. 43-59.
- CORTESERO R., 2010, « Entre l'émeute et le ghetto. Quels cadres de socialisation politique pour les jeunes des banlieues populaires ? », *Education et Sociétés*, n° 25, pp. 65-81.
- CULTURELLO P., 2011, « Discrimination : faire face ou faire avec ? Le sens du mot « discrimination » chez les jeunes d'origine maghrébine », *Agora débats/jeunesse*, n° 57, pp. 63-78.
- DESCHAMPS J.C., MOLINER P., 2008, *L'identité en psychologie sociale*, Armand Colin, Paris.
- DURU-BELLAT M., KIEFFER A., 2008, « Du baccalauréat à l'enseignement supérieur en France : déplacement et recomposition des inégalités », *Population*, n° 63, pp. 123-157.
- GALLAND O., 2006, « Les évolutions de la transmission culturelle. Autour des espaces et des réseaux d'appartenance », *Informations Sociales*, n° 134, pp. 54-65.
- GARCIN-MARROU I., 2007, « Des « jeunes » et des « banlieues » dans la presse de l'automne 2005 : entre compréhension et relégation », *Espaces et sociétés*, 1, 128-129, pp. 23-37.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Les éditions de Minuit, Paris.
- GOUDAILLIER J.P., 2009, « Pratiques langagières et linguistiques révélatrices des pratiques sociales de jeunes résidant en Z.U.S. », *Adolescence*, n° 27, 4, pp. 849-857.
- JODELET D., 1989, *Folies et représentations sociales*, PUF, Paris.
- JODELET D., 2008, « Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales », *Connexions*, 1, 89, pp. 25-46.
- MEURS D., PAILHE A., SIMON P., 2006, « Persistance des inégalités entre générations liées à l'immigration : l'accès à l'emploi des immigrés et de leurs descendants en France », *Population*, n° 61, pp. 763-802.
- MOIRAND S., 2009, « Des façons de nommer « les jeunes » dans la presse quotidienne nationale », *Adolescence*, n° 27, pp.907-919.
- MOÏSE C., 2011, « Gros mots et insultes des adolescents », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 83/84, pp. 29-36.
- PALHETA H., 2011, « Le collège divise. Appartenance de classe, trajectoires scolaires et enseignement professionnel », *Sociologie*, PUF, Paris, 4, 2, pp. 363-386.
- PEREA F., 2011, « Les gros mots, paradoxes entre subversion et intégration », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 83/84, pp. 53-60.
- SEDEL J., 2009, « Les ambivalences de la représentation des “jeunes de banlieue” », dans M. Mathien (dir.), *Les jeunes dans les médias en Europe de 1968 à nos jours*, Bruylant, Bruxelles, pp. 267-282.
- SUPER C., HARKNESS S., 1986, “The developmental niche: a conceptualization at the interface of child and culture”, *International journal of behavioral development*, n° 9, pp. 545-569.
- SUPER C., HARKNESS S., 1993, « The developmental niche: implication for children's literacy development », dans L. Eldering, P. Leseman (dirs.), *Early intervention and culture. Preparation for literacy, the interface between theory and practice*, UNESCO Publishing, Paris, pp. 115-132.
- TAP P., 2005, « Identité et exclusion », *Connexions*, n° 83, pp. 53-78.
- VALSINER J., 2000, *Culture and human development*, Sage Publications, Londres.
- WIEVIORKA M., 2008, « L'intégration : un concept en difficulté », *Cahiers internationaux de Sociologie*, n° 14, pp. 221-240.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Mickaël Abecassis, Laura Abou Haidar, Salih Akin, Sophie Babault, Margaret Bento, Philippe Blanchet, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Daniel Coste, Régine Delamotte, Jean-Michel Eloy, Monica Heller, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Véronique Miguel Addisu, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Claudine Moïse, Isabelle Pierozak, Didier de Robillard, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen  
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425